

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history

Herausgeber: Schweizerisches Nationalmuseum

Band: 50 (1993)

Heft: 2

Buchbesprechung: Buchbesprechungen

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen

MARCEL GRANDJEAN: *Lutry. Arts et Monuments*. Avec la collaboration d'ISABELLE ACKERMANN-GACHET, MICHELE GROTE, CATHERINE KULLING, JOELLE NEUENSCHWANDER FEIHL, BRIGITTE PRADERVAND, DANIEL DE RAEMY, RODOLPHE RENGIER. (Lutry 1990-1991). 2 vol., 546 p., 815 fig. et 55 p. de notes.

Ces deux premiers tomes d'une future série, destinée à illustrer les diverses facettes du bourg lémanique, sont issus d'un séminaire dirigé par Marcel Grandjean, professeur d'histoire de l'art monumental régional à l'Université de Lausanne. Privilégiant à la fois le travail de terrain et la lecture des sources d'archives, cet «exercice», d'abord commencé avec quelques étudiants avancés, est devenu une longue entreprise d'une grande exigence scientifique, poursuivie, par les auteurs, bien après l'obtention de leur diplôme académique. Elle a été à l'origine de nombreuses découvertes et il convient de souligner que les autorités communales ont entièrement financé cette superbe publication. Pour ce qui est de la méthodologie et de l'organisation de l'exposé, ces deux volumes se conforment, dans une large mesure, au schéma adopté par la série bien connue des *Monuments d'art et d'histoire de la Suisse*, ouvrages publiés par la Société d'histoire de l'art en Suisse, dont Marcel Grandjean est un auteur chevronné.

Volume I. Des chapitres introductifs esquissent l'ensemble du développement et de la topographie urbaine de cette pittoresque et riche agglomération, née autour d'un prieuré bénédictin fondé au XI^e siècle dans la dépendance de Savigny-en-Lyonnais. Lutry prend consistance urbaine de ville épiscopale vers 1220, avec son *enceinte* ovoïde agrandie à la fin du XIII^e siècle pour englober l'un des faubourgs, ou «Bourg neuf». Une enceinte secondaire extérieure, encore bien visible et datant peut-être de cette deuxième étape, présente la particularité exceptionnelle, en Pays de Vaud, d'avoir conservé, avec ses «fausses braies», un rôle défensif jusqu'en plein XVIII^e siècle. Les autres présentent l'évolution des rues, ruelles, places, quais et ports, ainsi que celle des annexes de l'urbanisme, soit les «embellissements», galeries, arcades, arborisation, mobilier urbain, amenées d'eau, éclairage public, lutte antifeu et hygiène.

Puis Marcel Grandjean – qui prend une part essentielle ici à l'étude du patrimoine médiéval – après avoir abordé les tours et maisons fortes, explicite le secteur complexe de l'actuel «château». Cette zone du bourg ancien semble avoir été réservée, en tout cas dès le début du XIV^e siècle, aux demeures de deux familles nobles: celle des Mestral (métral, soit officier du prieuré), et celle des Mayor (officier de l'évêque). Cet ensemble immobilier, qui a retenu déjà l'attention de J.-R. Rahn en 1876, présente de nombreux éléments exceptionnels. Ainsi, notamment, le grand portail de la cour antérieure, à tourelles et mâchicoulis sculptés (1573-1576), ouvrage probable des maçons valsésiens Uli et Jacques Bodmer, dont l'intervention, très importante aussi dans la «maison neuve» du château, témoigne encore d'une forte tradition gothique. En revanche, l'escalier «à l'italienne» (1620), dû à Antoine Jordan, autre Valsésien de renom, est une construction

résolument moderne, l'une des premières de ce type en Pays de Vaud. Dans le domaine pictural, on y trouve un cycle de peintures murales avec personnages et animaux (vers 1640), ou encore une série de décors allégoriques en dessus de porte à la thématique très rare dans la région, illustrant les quatre parties du monde (vers 1723-1729?).

De l'ancien prieuré bénédictin, aux bâtiments remaniés, subsiste entre autres la «tour de Villette» qui fut peut-être le logis primitif du prieur, encore ornée de peintures à motifs géométriques (XIII^e siècle?). Quant à l'église, à la fois conventuelle et paroissiale, elle présente quelques éléments romans (entre 1025 et 1087). En sous-sol, on a retrouvé les traces d'un chevet développé, typiquement bénédictin, avec grande abside flanquée de deux annexes à absidioles. L'actuel chœur architectural, voûté d'ogives, a été reconstruit vers 1250-1260; avec ses sept pans, il multiplie d'une manière insolite, pour la région, le nombre des facettes et affiche, par ses oculi au-dessus des baies en lancette, un motif issu d'Ile-de-France. Ce chevet est manifestement sous l'influence du premier art gothique du nord de la France, par l'intermédiaire, sans doute, de la cathédrale de Lausanne et de l'église des Dominicains, dans cette même ville, œuvres à la conception desquelles a participé le fameux maître Jean Cotereel.

Quant à la nef, reconstruite par la commune après un incendie en 1344, elle présente une architecture élaborée, ornée de chapiteaux en frise richement sculptés, même de figures humaines; des piles profondes y jouent le rôle de contreforts intérieurs (bien avant Saint-François à Lausanne, de 1368-1387) et s'inspirent, selon Grandjean, de modèles méridionaux, notamment des églises provençales languedociennes à nef unique voûtée. Il faut évoquer, encore, les deux clochers flanquant, selon une typologie haut-rhodanienne, le chevet au Moyen Age, la «galilée» incorporée au cimetière, devant l'église proprement dite, ou les nombreuses chapelles, dont celle des Mayor, avec sa curieuse clôture en pierre de taille ajourée (partie du jubé de la fin du XIII^e siècle?). Du «mobilier» catholique, on a conservé d'intéressantes *stalles* sculptées (vers 1460) et un ensemble de *cloches gothiques* remarquables, dont l'une, de 1459, est signée par le célèbre fondeur genevois Guillaume Fribor alias Mercier et son neveu Aymon Cantal. Par son très riche décor, où figurent notamment douze scènes ou personnages en bas-relief, cet ouvrage constitue un *chef-d'œuvre de l'art campanaire*, dépassant l'intérêt régional et même national.

Après la Réforme, l'église est dotée d'un nouveau clocher (dès 1542) puis, vers 1570, d'un portail Renaissance dû à un architecte français non identifié, composition qui représente un *unicum* en son genre. L'exceptionnel *décor des voûtes* de l'église, peintes en 1577 par Humbert Mareschet (un «Flamand» actif en Provence, puis à Lausanne, Payerne, Berne, etc.), montre une luxuriante décoration à rinceaux et motifs végétaux, oiseaux, animaux, personnages et monstres divers, soit toute une iconographie inspirée des grotesques italiens. Il faut relever l'ampleur considérable et le caractère régionalement précoce et novateur de ce programme, qui

témoigne avec brio d'un très fort courant de la Renaissance maniériste.

En tant que «mobilier» protestant, citons la chaire de 1577, richement sculptée, d'inspiration lyonnaise ou bourguignonne, les vitraux héraldiques du XVII^e siècle (rares dans notre région), le bel orgue de 1790 avec son positif. Les *coupes de communion*, dans le style de la Renaissance française (aujourd'hui à Savigny, anciennement paroisse de Lutry), ont été acquises vers 1567 à Genève, alors un grand centre d'orfèvrerie grâce à l'apport lyonnais, parisien et champenois. Ces coupes à boire, partiellement dorées et ornées de motifs profanes, n'ont manifestement pas été exécutées en vue d'un usage liturgique; par leur extrême rareté, par la finesse et la qualité exceptionnelle de leur décor, elles se révèlent être des *pièces maîtresses de l'orfèvrerie du XVI^e siècle*, même sur le plan international.

Volume II. Les auteurs évoquent ici l'architecture publique et semi-publique avec la maison de ville, la «galerie» commune (sur le lac), les prisons et hôpitaux, puis les établissements commerciaux avec les marchés et foires, les poids et mesures, halles, boucheries, abattoirs, fours et moulins (notamment un exceptionnel *moulin à vent* édifié en 1695 par un Valsésien, exemple unique dans la typologie de l'archéologie industrielle régionale). La culture et les loisirs sont représentés par les écoles, cures, auberges et maisons de tir.

Une partie centrale de l'ouvrage aborde les édifices privés, présentés non seulement à travers les principales demeures de diverses époques (le gothique tardif et la Renaissance sont particulièrement riches), mais aussi, et la démarche est remarquable, par des *essais de typologie* – les premiers du genre ici – richement illustrés et solidement fondés sur les sources d'archives. Ils mettent en parallèle des éléments extérieurs tels que les façades, les portes (y compris les décors, huisseries et vitrines anciennes), les fenêtres, les ferronneries, les «dômes» ou portes hautes si caractéristiques de l'architecture vigneronne. À l'intérieur, les escaliers, planchers, plafonds, cheminées et poêles illustrent les multiples facettes de l'artisanat du bâtiment et des métiers d'art. Un chapitre particulier fait état de l'architecture du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la guerre de 1914, dans et autour de Lutry, qui devient peu à peu la zone résidentielle que l'on connaît, présentant également l'aménagement du rivage et des quais, ainsi que les constructions liées au chemin de fer.

Une approche originale, elle aussi, est celle qui consiste à offrir, en fin d'ouvrage, diverses *synthèses thématiques*, plus développées que la plupart de celles qui ont été tentées jusqu'à ce jour. Ainsi, «La construction et ses matériaux» aborde les questions du plâtre, de la brique, du pan-de-bois, de la pierre, du ciment; celles des toitures, avec les formes générales, les charpentes, les avant-toits, chéneaux, berceaux lambrissés, épis de faîtage et les tuiles. Le chapitre «Artisans et artistes à Lutry» signale les maîtres actifs au Moyen Âge, puis l'apport extérieur et l'immigration (1536–1850), y compris les métiers de la pierre, avec une présentation fondamentale de la *dynastie des Bodmer*, maçons valsésiens. Leurs meilleurs représentants, Uli II, membre de la corporation «Zum Affen» (Au singe) de Berne, et son frère Jacques, sont auteurs à Lutry de diverses sculptures représentant cet animal; là se trouve certainement l'origine du sobriquet des «Singes» qui qualifiait autrefois les habitants de Lutry. On aborde également, pour les diverses époques, les métiers du bois, des métaux, de la terre cuite, les peintres et verriers. Enfin, un tableau détaillé de la ville, complété de plans de situation, donne l'état des connaissances, bâtiment par bâtiment, avec, dans la mesure du possible, les dates de construction et des principales transformations.

Seule légère ombre au tableau de cet ouvrage magistral: on regrette l'absence d'un index, qui permettrait une exploitation encore plus efficace de ce trésor d'informations inédites, de noms,

de dates et de témoignages si divers. Heureusement, la structure très claire de l'ouvrage et de sa table des matières, la présence d'encarts qui mettent en évidence et traitent plus en détail certains aspects particuliers, les synthèses et les tableaux de la fin, facilitent grandement la consultation. Ces volumes remplacent très avantageusement le tome unique des *Monuments d'art et d'histoire* qui aurait été consacré au même sujet et vont même au-delà, non seulement par les aperçus dont nous n'avons pu qu'esquisser la richesse, mais aussi par une présentation beaucoup plus agréable. Si l'étude a la profondeur historique et la rigueur scientifique d'un ouvrage du plus haut niveau, sa mise en pages aérée, la grande lisibilité du texte à la formulation simple et aisée, les très nombreuses photographies de Claude Bornand, souvent de grandes dimensions, aux légendes explicites et complétées de plans dûs pour la plupart à Jean-Daniel Jaquier, contribuent à faire de ces deux livres non un dictionnaire un peu austère, mais une publication plaisante pour l'amateur d'histoire de l'art monumental, tout en constituant aussi un outil essentiel pour les chercheurs et spécialistes de secteurs très divers.

Paul Bissegger

* * *

PAUL HOFER: *Spätbarock in Bern. Studien zur Architektursprache des 18. Jahrhunderts* (Herausgegeben von der Denkmalpflege der Stadt Bern) (Wiese Verlag, Basel 1992). 104 S., 89 Schwarzweiss-Abbildungen.

Paul Hofer hat sich als Autor der «Kunstdenkmäler des Kantons Bern» während runden zwanzig Jahren mit der Geschichte der Planung und des Bauens der Stadt Bern beschäftigt. Inventarwerke sind entstanden, aber auch Architekten-monographien, welche dieses kontinuierlich entwickelte mittelalterliche Stadtgefüge und seine Protagonisten auf dem Bauplatz immer tiefer zu verstehen erlaubten. Zwei wegbereitende Arbeiten der fünfziger Jahre waren den Architekten Albrecht Stürler und Niklaus Sprüngli gewidmet, eine Synthese seiner Einzeluntersuchungen veröffentlichte der Autor 1990 in der Festschrift für Alfred A. Schmid, «Das Denkmal und die Zeit», unter dem Titel «Die Aussenfront als Syntax. Zur Architektursprache des profanen Spätbarocks in Bern». Nun sind die drei Publikationen, jene über Stürler und Sprüngli methodisch der jüngsten angepasst und erweitert, in einem Buch zusammengefasst erschienen.

Vordergründig geht es um spätbarocke Hausfassaden in den mittelalterlichen Gassen Berns. Genauer um den horizontalen und vertikalen Profilausschlag dieser scharf geschnittenen Sandsteinfronten und um deren architektonische Ordnungen. Entscheidend ist aber nicht diese sozusagen hautnahe Betrachtungsweise des Hauskörpers, sondern die Feststellung, dass die zahlreichen und über einen Zeitraum von rund 100 Jahren entstandenen Fassaden die in Bern mittelalterlich eng gebliebenen Strassen und Plätze, den innerurbanen Freiraum begrenzen und profilieren, im Sinne Albertis, der die Stadt als öffentliches Haus und die Strassen als dessen Räume versteht. So betrachtet sind nicht die hinter den Fassaden meist spätmittelalterlich gebliebenen Häuser profiliert und architektonisch geordnet, sondern das von ihnen begrenzte öffentliche Gesichtsfeld.

Die Veränderung spätgotischer Hausfronten leitet die Berner Werkmeisterfamilie Dünz ab 1680 ein, gefolgt von Joseph Abeille zu Beginn des 18. Jahrhunderts und Niklaus Schiltknecht um 1720. Einen ersten Höhepunkt erreicht die Gestaltung spätbarocker Hausfassaden unter Albrecht Stürler, der von 1730 bis zu seinem

Tod im Jahre 1748 in Bern wirkt. Ihm ist auch die Planung des Erlacherhofes zuzuschreiben, der vermutlich durch Johann August Nahl 1748–1752 gebaut wird. Um 1755 kehrt Niklaus Sprüngli von ausgedehnten Reisen nach Bern zurück, um bis 1780 eine zweite spätbarocke Phase wesentlich selbständig zu gestalten. Rudolf August Ernst vollendet diesen Architekturstil und damit die letzte wichtige Bauepoche in der Berner Altstadt.

Barocke Hausteinfassaden sind kein auf Bern begrenztes Phänomen. Einzig die Dichte und die zeitlich kompakte Abfolge dieser erneuerten Bürgerhäuser bilden das Besondere. Im Paris des 17. und 18. Jahrhunderts entstand Gleiches grossräumig angelegt ebenfalls, als die besten Architekten der Zeit spekulationsweise ganze Quartiere (St-Germain, Marais, Ile St-Louis) mit modischen Hôtels bebauten. Die vollplastischen Säulengliederungen der öffentlichen Gebäude nahmen sie hier, in der privaten Architektur und wegen der engen Strassenzüge, auf das schwach ausschlagende Profil zurück, ohne jedoch die traktathafte Klarheit architektonischer Ordnung preiszugeben. Im Gegenteil. Dadurch, dass Fassadenvorlagen auch bei geringsten Tiefen auf rustizierten Sockeln ruhten und von eingehauenen Panneaux hinterschnitten wurden, liess sich die von der Akademie diskutierte Regel mit allem modischen Raffinement und der angestrebten Logik darstellen. Die Erfolgreichen publizierten ihre Lösungen, die Architekten anderer Länder, aber auch die interessierten Bauherren kamen nach Paris, sahen sich die Mode an, zeichneten Details und kauften die Bücher, um die Errungenschaften der Metropole auf die lokalen Gegebenheiten und Bedürfnisse anzuwenden.

Berner Strassenzüge waren den damaligen Pariser Hôtel-Quartieren durchaus ähnlich. Die Lauben als spezifisch einheimische Nutzungsformen wurden in die zeitgemässe Gestaltung einbezogen. Schmale Grundstücke bildeten die Regel, nur der Erlacherhof durchbrach grossflächig den Parzellenraster und entstand als weiträumiges Hôtel. Üblicherweise waren hochrechteckige Hausfassaden von vier Geschossen zu bauen. Die drei oberen Stockwerke liessen sich meistens traktatkonform gestalten, das Laubengeschoss verlangte nach topographischer Anpassung der Ordnung, doch auch hier war der Architekt bemüht, die Proportionen im Ganzen zu beachten. Albrecht Stürler etwa konstruierte die Fassade Marktgasse 45 (Abb. 69) inklusive Laubengeschoss und Kranzgesims im Verhältnis Breite:Höhe von 2:3.

In Ermangelung vergleichsfähiger Grundrisse der ohnehin meistens spätmittelalterlichen Binnenmauern geht Paul Hofer nicht auf die Raumorganisation der Häuser ein, sondern wendet sein Augenmerk den Fronten zu. Aufgrund äusserst detaillierter Profilschnitte zeichnet er die Entwicklung, Steigerung und erneute Reduktion der Fassadeninstrumentierung nach. Die Untersuchung der Proportionen, der Verhältnisse des Ganzen zu seinen Teilen und der Teile unter sich, ein weiteres wichtiges Thema der Zeit, ist hier ausgeklammert und wird noch ebenso gewinnbringend darzustellen sein. Einige kritische Bemerkungen betreffen die Gestaltung des Buches. Dass die Abbildungshinweise nicht über alle drei Artikel hinweg systematisch eingefügt und fortgeführt sind, ist zu bedauern, denn gerade in diesem Buch ist der Leser, will er der Argumentation des Autors folgen können, auf die Illustrationen zwingend angewiesen. Einzelne zusammengehörende Darstellungen sind denn auch auseinandergenommen publiziert, so das Projekt zur Fassade Gerechtigkeitsgasse 42 (Abb. 13) als Abb. 4. Andererseits kann der als Projekt zum Von-Wattenwyl-Haus beschriebene Plan (Abb. 15) nicht zu diesem Bauvorhaben gehören, denn die Proportionen der auf der Parzelle möglichen Fassade weichen vom gezeichneten Aufriss stark ab.

Indem Paul Hofer dem Buch den Untertitel «Studien zur Architektursprache des 18. Jahrhunderts» gibt, greift er die Forderung gerade der französischen Architekturtheoretiker auf, dem

Gebauten Sprache zu verleihen. So schreibt Germain Boffrand in seinem 1745 erschienenen «Livre d'Architecture»: «Les profils des moulures, et les autres parties qui composent un bâtiment sont dans l'architecture ce que les mots sont dans un discours. Il n'y a que trois sortes de lignes qui forment tous les édifices, la ligne droite, la ligne concave et la ligne convexe, ces trois lignes forment aussi toutes les moulures qui entrent dans les profils; il faut être fort réservé pour en faire de nouvelles et ne les employer qu'aux endroits où elles peuvent être placées.» Nicolas Boileau-Despréaux' Ästhetik der «propriété» folgend, verlangt Boffrand vom Architekten, er dürfe, wie der Dichter, weder äusserlichen Pomp noch das falsche Ornament suchen, sondern müsse sich mit dem bescheiden, was ihm das Objekt seiner Beschäftigung selbst gebe, denn der Schönheit könne man sich nur auf dem Weg der Wahrheit nähern.

Paul Hofers Sprache passt sich dem Dargestellten an. Er spricht vom «Wortschatz des Architekten», von der «Lautung», dem «Lehnwort» und dem «Vokabular». Das sokratische «Rede, damit ich dich sehe» wird bildhaft umgesetzt, der auf die Fassade abgestimmte architektonische Diskurs, aus der Monotonie anschwellend, einmal verhalten, einmal gestikulierend und schliesslich wieder abflachend, ist in höchster Differenziertheit registriert. Die Grammatik liefert den einen Wortfundus, die Musik, ebenso traktatverbunden, einen zweiten. Auffallend aber ist es, wie Paul Hofer eine dritte Sprache einsetzt, jene der Bekleidung, etwa wenn er von «umgürten» spricht, von «schattenwerfendem Talar» und «durchbrochener Hülle». Das Berner Haus in der geschlossenen spätmittelalterlichen Strassenzeile ist tatsächlich die modisch angepasste Bekleidung – des Gebäudes und der Stadt. Dies durchaus im Sinne der zeitgenössischen französischen Traktate und Vorlagebücher, zum Beispiel von Pierre Mariette gestochen, welche «L'Architecture à la mode» anpreisen, «où sont les nouveaux dessins pour la décoration des bâtiments». Aber auch François Blondel hat sich gerne der Terminologie der Bekleidung bedient, um seine Forderungen zwischen dem «goût pour l'ornementation» und dem «goût des surfaces nues» darzustellen. Blondel war es auch, der dem gerade in Bern eminent wichtigen Baumaterial höchste Beachtung schenkte: «La beauté de la matière et la délicatesse de l'exécution servent infiniment à relever l'excellence de celle que les proportions font naître dans les édifices.»

Die Zunft der Kunsthistoriker wird Paul Hofers Buch wohl als Unikum bezeichnen, weil es nicht der üblichen Fachsprache folgt, sondern mit den sprachlichen und zeichnerischen Stilmitteln der Barockarchitekten zeitgenössisch spätbarocke Architektur beschreibt. Ein «untiefer Risalit», eine «fugierende Schraffierung» oder die «unangestrenzte Sicherheit der Einordnung in die Fläche» mögen als Wortkombinationen isoliert betrachtet eher verwirren, denn erklären. Zusammen mit der ebenfalls vom Autor gezeichneten Architektursprache der Profilierungen und Wandoberflächen aber, wo das Wort die Skizze ausmalt, entsteht ein wissenschaftliches Produkt, das nicht nur an Klarheit der Beschreibung keine Wünsche offenlässt, sondern auch, und das ist in der Kunstgeschichte bereits aussergewöhnlich, vergleichbare statistische Werte liefert. Disziplin des Sehens ist angesagt. Heute noch, und heute wieder. Das konzentrierte Aufzeichnen, im Wort und Strich, ist die konsequente Folge des Sehens. Es scheint, als ob Italo Calvino's «Palomar» in den Strassen Berns stehe und schaue. Er richtet das Teleskop, wählt den Ausschnitt, holt ihn zu sich an sein Auge, sieht sich immer weiter heran an die Oberfläche der Dinge und schliesslich in sie hinein. Er zeichnet auf.

Heinz Horat

* * *

WERNER MEYER: *Die Frohburg. Ausgrabungen 1973–1977*. Mit Beiträgen von ERWIN BAUMGARTNER, HEINRICH BOXLER, PAUL GUTZWILLER, DIETER MARKERT, JÜRIG TAUBER (= Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters, 16) (Schweizerischer Burgenverein, Zürich 1989). 184 S. mit 140 Abb. und 40 Taf.

Die Bedeutung der ausgedehnten Grabungen auf der Frohburg, mit denen Werner Meyer und seine Basler Equipe die älteren, wenig glücklichen archäologischen Unternehmen von 1907 und 1937–1940 zu einem Abschluss brachte, war seit den ersten Vorberichten bekannt – viele der wichtigen und aussagekräftigen Grabungsergebnisse sind durch die Vorträge des Verfassers auch einem breiteren Publikum schon vertraut. Der 1990 ausgelieferte Abschlussbericht hat, gemessen an Grösse und Bedeutung der Burg und verglichen mit anderen Publikationen des Schweizerischen Burgenvereins, einen überraschend massvollen Umfang. Der Verfasser stellt, nach einleitenden Bemerkungen zu Forschungsgeschichte und Grabungsverlauf, zunächst die ergrabenen Befunde vor, in Form eines Rundgangs um und durch das Burggelände. Es folgt der knappe Katalog der Kleinfunde, der auch Beiträge von Jürg Tauber (zu Keramik und Ofenkeramik) und Erwin Baumgartner (zum Glas) enthält. Tauber hat die Kachelfunde bereits 1980 ausführlich publiziert (in der gleichen Reihe als Bd. 7 erschienen: Herd und Ofen, S. 235–268). Der abschliessende, nicht sehr übersichtlich aufgebaute Abschnitt zur schriftlichen Überlieferung wird begleitet von einem Beitrag von Heinrich Boxler zum Namen «Frohburg». Die Ergebnisse zu Bau- und Siedlungsgeschichte, zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte und zur Burgentypologie sind grossenteils schon in andere Studien und in viele Vorträge des Verfassers eingeflossen und haben seit vielen Jahren einen gewichtigen Anteil am Forschungsstand zu Nordwestschweizer Burgen.

Die vormittelalterlichen Funde waren nur «Nebenprodukte» der Grabung und werden von Paul Gutzwiller nur kurz vorgestellt; er hat sie inzwischen in einem umfangreichen Band publiziert: Der exponiert in 830 Meter Höhe liegende Burgplatz war (mit grossen Unterbrechungen) im Neolithikum, in der späten Bronzezeit, in der jüngeren Eisenzeit sowie in spätrömischer Zeit (um 250–nach 350 n. Chr.) besiedelt.

Die sehr grosse Menge der Tierknochenfunde wurde von Dieter Markert bestimmt, der einen zusammenfassenden Abschlussbericht beisteuert, der bemerkenswerte Informationen z. B. zur Rolle der «Vorratshaltung» von Vieh und zur Jagd enthält. Auf eine Publikation der entsprechenden Tabellen wurde verzichtet.

Die ausgedehnten Grabungen auf der Frohburg haben eine komplexe Baugeschichte zutage gebracht, die paradigmatische Einblicke in die Entwicklung einer Hochadelsburg des 11.–14. Jahrhunderts erlaubt: Wichtig ist die Abfolge von zunächst relativ kleinen Holz- und Steinbauten hin zu einer mit Schildmauer und angelehntem Turm bewehrten Befestigung, mit einem grossen Steinhaus (im 12. Jahrhundert), bis zum Bau eines monumentalen Palas und dem abschliessenden Neubau eines Bergfrieds mit Wohnbau auf dem exponierten «Hohen Felsen» – bevor die Burg durch veränderte politische und wirtschaftliche Umstände im 14. Jahrhundert ihre Bedeutung vollständig verliert und aufgelassen wird.

Von den Bauten waren besonders die frühen, zweiräumigen Holzbauten mit ihrer kombinierten, zentralen Feuerstelle (zugleich Herd und Ofen) eine wichtige, typenbildende Entdeckung. Bemerkenswert ist auch Bau 15 mit seiner Stein-Holz-Mischbauweise: Die drei charakteristischen Zisternen waren gut erhalten und erlauben u. a. Rückschlüsse auf den möglichen Wasserverbrauch und damit auf Zahl und Lebensstandard der Burgbewohner.

Bei genauerer Betrachtung der Grabungsbefunde und ihrer Präsentation wird jedoch rasch deutlich, dass Erschliessung und Deutung der Befunde allzuoft nicht zuverlässig und nachvollziehbar sind. Dies soll hier nur stichprobenhaft angedeutet werden: Bau 11, die «Eisenschmelze», ist erstens kein einheitlicher Bau; nach den Abb. S. 27 und 34 wurde der Feuerraum von O gegen eine N-S-Mauer gesetzt, die nach Flucht und Dicke mit der W-Mauer von Bau 12 identisch sein könnte; die Öffnung in diesem Mauerstück ist wohl ursprünglich. Der Steinplan ist hier überflüssigerweise auf zwei Abbildungen aufgeteilt (S. 27 und 33). Zweitens werden die «auffallende Häufung von Bohnerz und Eisenschlacken», Anlass für die Deutung als Eisenschmelze (S. 29), nicht quantifiziert und stratigraphisch definiert, ebenso wenig Parallelen für einen solchen Ofen genannt. Die Höhenverhältnisse in diesem Grabungsbereich lassen sich nur teilweise erschliessen; der stratigraphische Zusammenhang mit dem westlich gelegenen Graben und der südlich angrenzenden Zisterne wurde offenbar nicht abbildungsfähig dokumentiert. Handelt es sich um eine Heizanlage unter dem Boden des «Saalhauses»?

Das Profil im Innenraum desselben «Saalbaus» 12 (S. 35) zeigt eine differenzierte Abfolge von Böden und Kulturschichten sowie auffallende Steinblöcke, die an Innenraumstrukturen denken lassen: Diese Befunde werden weder beim «Grabungsbefund» (S. 36) noch bei der «Baugeschichte» (S. 94 f.) oder den «Ergebnissen» (S. 124) erläutert. Wie weit ist der Innenraum dieses Gebäudes überhaupt flächig freigelegt worden? Die westliche Pfostenreihe des jüngeren Holzbaus (Abb. S. 36 links) müsste nach Höhenlage und Abb. S. 34 im Profil (S. 35) zumindest teilweise erfasst sein, erscheint dort aber nicht. Im oben genannten Buch von Jürg Tauber sind diese Strukturen und zahlreiche andere Bauten, soweit sie Feuerstellen enthielten, sehr viel klarer abgebildet. Die südlich angrenzende, bemerkenswerte Tankzisterne (Bau 10) soll aussen zweiseitig mit einschaligen Mauern «verstärkt» worden sein (S. 29): Foto (S. 29 oben) und Aufmass (S. 122 unten) zeigen jedoch deutlich, dass diese «Verstärkungsmauern» nicht von aussen gegengesetzt sein können, sondern dass die Zisterne in einen älteren Mauerwinkel hineingesetzt wurde, der wohl zu einem eingetieften Raum (Keller?) gehörte.

Andere, wichtige Befunde werden nur im Text genannt und nicht (oder nur an abseitiger Stelle) abgebildet: Für einleitend erwähnte bautechnische Details, wie «Gerüstebel»-Löcher (S. 18) oder den «mehrheitlich echten Rasa-Pietra-Verputz» (S. 18, Anm. 2), werden keine Befundstellen genannt – diese lassen sich allenfalls zufällig entdecken und werden für den Benutzer damit weder vollständig fassbar noch chronologisch wirklich aussagekräftig. Unklar bleiben sogar ganze Befundkomplexe: Der Eingangsbereich zwischen dem jüngeren Tor (Bau 1) und dem Burghof wird nur beschrieben (S. 21 f.), das erwähnte Profil «S 3» aber nicht abgebildet. Auch die bemerkenswerte, nachträgliche Abtrennung des «Hohen Felsens» vom übrigen Burgareal wird nirgends klar erkennbar: Mauer 35 (S. 27–28) fehlt im Mauergesamtplan (S. 13/16, vgl. aber S. 24); die ebenda erwähnte Terrasse «S 4» ist in keinem Plan beschriftet; der Graben selbst wird weder im Umriss noch im Profil abgebildet; alle diese Elemente fehlen auch in den Bauperiodenplänen S. 93.

Die Zusammenfassung der Baugeschichte (S. 92 ff.) ist offensichtlich nicht konsequent mit den Angaben der Befundbeschreibungen abgestimmt. So hätten z. B. die Brandspuren eines hölzernen Vorgängerbaus unter Bau 6 (S. 23) im Periodenplan S. 93 einen Eintrag verdient. Die einzige isometrische Rekonstruktion des spätmittelalterlichen Zustands ist auf S. 44 versteckt – der Leser fragt sich beim Vergleich mit dem Periodenplan, welche Gebäude um 1300 tatsächlich noch genutzt waren oder ob die Burg

damals schon, wie einige Formulierungen des Verfassers nahelegen, teilweise dem Verfall überlassen war.

Die Auswertung der Grabungsergebnisse hat noch nicht einen wirklich publikationsfähigen Stand erreicht und bedarf weiterer Arbeit an der Originaldokumentation. Da die Publikation der Grabung von 1907 dem auswärtigen Leser kaum zugänglich sein dürfte, wäre eine Reproduktion der wichtigeren alten Abbildungen hilfreich und z. B. für die Rekonstruktion der Toranlage Bau I auch weiterführend gewesen.

Das Fehlen von Abbildungsnummern und überdies aller Bildverweise im Text macht jeden Versuch, Befunde oder gar Befundzusammenhänge nachzuvollziehen, zu einem Suchspiel – und das Buch rasch zu einer Loseblattsammlung. Es fehlt sogar ein Plan mit Angabe der erwähnten Grabungszonen und der Lage der Profile.

Dass diese hier nur ausschnitthaft zusammengetragenen Bedenken gegenüber manchen Befunddeutungen auch Periodisierung und Datierungen nicht vertrauenswürdiger machen, kann der Rezensent nicht verleugnen. Es überrascht überdies, dass bei der einleitenden Erläuterung der Grabungsbefunde die in den Schichten enthaltenen Funde datiert werden, ohne dass es Verweise auf den Fundkatalog gibt. Die vorgelegte «Grobstratigraphie» scheint weniger das Ergebnis einer sorgfältigen Grabungsauswertung zu sein, sondern wurde wohl schon auf der Grabung aufgrund schmaler, nicht feinstratigraphisch ausgehobener Suchgräben gewonnen (und datiert?) und hat die Fundbergung bestimmt. Dieses Vorgehen ist aus Zeitgründen verständlich, aber einer Forschungsgrabung nicht angemessen: Der Ausgräber hat, wenn die Publikation hier tatsächlich der Originaldokumentation folgt, ohne Not ein grobes Raster gewählt und – wie bereits das erwähnte Profil von Bau 12 zeigt – auf viele Aussagemöglichkeiten verzichtet. Die erstaunlich kurze Grabungsdauer von insgesamt 22 Wochen ist der Bedeutung des Objekts vielleicht doch nicht gerecht geworden.

Im Fundkatalog erfolgt die Datierung der Objekte z. T. aus der Fundlage, entsprechend der «Grobstratigraphie», z. T. typologisch aus Vergleichen. Die relativ kurze, zusammenfassende Vorlage der Keramik ist eine diskutabile Lösung (für das Aquamanile A 236 ist die Abbildung nicht aussagekräftig). Allerdings ist hier erstens nur noch für den Eingeweihten erkennbar, inwieweit die genannten Vergleiche selbst sicher datiert sind – und zweitens waren in der (inzwischen leidigen) Diskussion zur Datierung der Nordwestschweizer Keramik grosse Erwartungen an die Frohburg-Stratigraphie geweckt worden (vgl. z. B. den oben genannten Band von Jürg Tauber, Herd und Ofen, 1980, S. 235 f.), die eine solide, feinteilig nach Horizontal- und Vertikalstratigraphie aufgeschlüsselte Vorlage hätten erwarten lassen und hier nicht eingelöst werden. Für die typologische Einordnung ist die ältere Publikation von Jürg Tauber weiterhin heranzuziehen.

W. Meyer setzt den Beginn der Burg in «spätkarolingische» Zeit und datiert die einräumigen Holzhäuser vor 1000 (S. 92). Im Fundkatalog werden (S. 59 f.) eine Anzahl Scherben zwar typologisch dem 9.–10. Jahrhundert zugewiesen, in den «untersten Schichtresten» der Zonen Z und F sind sie aber – nach Angabe des Katalogs – jeweils schon mit Keramik des 11. Jahrhunderts vergesellschaftet. Solange weder die Laufzeit der frühen Formen genauer umrissen ist noch eine feinstratigraphische Aufschlüsselung der frühen Siedlungsschichten vorgelegt wird, kann ein Siedlungsbeginn deutlich vor der Jahrtausendwende nicht als erwiesen gelten. Auch zur Auflassung der Burg steht die Aussage W. Meyers im Gegensatz zum Fundkatalog: Meyer geht (S. 100) von einer «allmählichen Auflassung der Burg um 1320/40» aus und lehnt jeden Zusammenhang mit dem Basler Erdbeben von 1356 ab. Der jüngste Kachelofen ist jedoch erst 1320/40 im Wohnbau auf dem «Hohen Felsen» errichtet worden (S. 67 f.). Dass die Burg

schon 1318, als letztmals der Aufenthalt eines Grafen bezeugt ist, nicht mehr intensiv genutzt wurde, belegen die relativ wenigen Keramikfunde des 14. Jahrhunderts. Wie ihre Datierung jedoch auf das «1. Drittel» des 14. Jahrhunderts eingegrenzt werden kann (S. 62, 64 f.), wird nicht deutlich – die hochliegenden Erdschichten sind überdies schon bei den älteren Grabungen zu einem grossen Teil abgeräumt worden. In der Frage nach möglichen Erdbebenschäden hätten die ergrabenen Mauern befragt werden können. Vielleicht war doch erst das Erdbeben von 1356, wie andernorts, der Anlass zur endgültigen Auflassung der Burg.

Der Zweck der vorliegenden Publikation ist dem Rezensenten nicht deutlich geworden: Als ausführliche Erläuterung der Grabungsergebnisse für ein breiteres Publikum eignet sich zwar der weithin leicht lesbare Text, vieles wäre dann allerdings entbehrlich oder (wie die Abbildungen) besser zu organisieren gewesen. Als wissenschaftliche Abschlusspublikation des bedeutenden Grabungsprojekts kann der Band in seinen archäologisch-bauhistorischen Teilen erst recht nicht gelten: Hier bleibt zu hoffen, dass gelegentlich Mittel und Bearbeiter für eine kritische, angemessen ausführliche Edition der Befunde und für eine stratigraphische Gewichtung des Fundmaterials gewonnen werden können.

Matthias Untermann

* * *

HARTMUT MAI: *Kirchen in Sachsen. Vom Klassizismus bis zum Jugendstil*. Aufnahmen von Volkmar Herre (Verlag Koehler & Amelang, Berlin und Leipzig 1992). 288 S., zahlreiche, teils farbige Abb.

1969 erschien sein Buch *Der evangelische Kanzelaltar. Geschichte und Bedeutung*, 1970 reichte er als theologische Habilitationsschrift in Leipzig *Studien zum Kirchenbau des 19. Jahrhunderts* ein, rasch machte er sich zum besten Kenner des nachreformatorischen Kirchenbaues in Sachsen und in Thüringen, und nun legt er statt der nie im Druck erschienenen Habilitationsschrift eine auf der Höhe der Forschung stehende Darstellung des Kirchenbaues in Sachsen vor, deren stilgeschichtliche Eingrenzung «vom Klassizismus bis zum Jugendstil» von vornherein zeigt, dass sie ebenso kunstgeschichtlich wie theologiegeschichtlich sein will. Die Rede ist von Hartmut Mai, seit 1992 Professor an der Theologischen Fakultät der Universität Leipzig.

Das Schwergewicht des Buchs liegt auf den Bauten der Evangelisch-Lutherischen Landeskirche; aber wie in André Meyers entsprechendem Buch über den Schweizer Kirchenbau des 19. Jahrhunderts (1975) sind auch die Sakralbauten anderer christlicher Religionsgemeinschaften behandelt. Das Interesse des Schweizer Lesers wird zuerst durch den exemplarischen Charakter der Arbeit geweckt, dann jedoch durch die Thematik des protestantischen Kirchenbaues im 19. Jahrhundert beansprucht, wo die Evangelisch-Lutherische Landeskirche von Sachsen und die Evangelisch-reformierte Landeskirche der Schweiz nahe zusammenrücken. Das hat konfessionsgeschichtliche und, was die deutsche Schweiz betrifft, sprachliche, ausbildungsmässige und asylpolitische Gründe – man denkt unwillkürlich an den Architekten Gottfried Semper, der nach dem Maiaufstand von 1849 aus dem Königreich Sachsen fliehen musste und von 1855 bis 1871 am Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich lehrte; der Abstand ist nicht grösser als der zwischen Sachsen und dem lutherischen Schweden (vgl. KRISTER MALMSTRÖM, *Centralkyrkor inom Svensky kyrkan 1820–1920*, Stockholm 1990).

Die Geschichte beginnt mit einer merkwürdigen Pleite. In den Jahren 1834–1837 wurde die im Siebenjährigen Krieg in Brand geschossene St.-Johannis-Kirche in Zittau nach Plänen von Karl Friedrich Schinkel wiederaufgebaut, eine aussen durch das Portalbogenmotiv der Zweiturmfassade, innen durch die hölzerne Flachdecke und die um zwölf Stufen erhöhte Apsis ausgezeichnete Pfeilerarkaden-Emporenhalle. Die Geistlichkeit war unzufrieden: Altar, Kanzel und Emporen waren zu hoch, das Apsisgemälde (ein greisenhafter Johannes Evangelist) wurde als katholisch empfunden, und die Akustik galt den Predigern als schlecht. (Mai hat diese Kirche 1982 ausführlich nach den Quellen dargestellt.)

Der in der Schweiz durch seine Publikationen über die Bauhütten des Mittelalters und über mittelalterliche Ornamente bekannte Architekt (und Maler) Karl Alexander von Heideloff, ein ökumenisch gesinnter Katholik, baute 1842–1849 die erste grössere neugotische Kirche Sachsens, die St.-Ägidien-Kirche in Oschatz, eine kreuzrippengewölbte Staffelhalle mit von durchbrochenen Helmen bekrönten Fronttürmen.

1842 ist auch das Jahr, da König Friedrich Wilhelm von Preussen den Grundstein zum Fortbau des Kölner Doms legt, da Carl Christian Josias Bunsens Werk *Die Basiliken des christlichen Roms* erscheint, mit der Empfehlung, im Norden gewölbte Kirchen zu bauen, und da der Stadtbrand von Hamburg zur Debatte über den Neubau der Nikolaikirche führt, an der Gottfried Semper von Dresden aus teilnimmt. Seine Projekte wurden mit Gutachten des Initianten und des Architekten des Kölner Domfortbaues, Sulpiz Boisserée und Ernst Friedrich Zwirner, bekämpft und besiegt; aber Sempers Polemik hatte für Theorie und Praxis nachhaltige Folgen – auch in der Schweiz (vgl. *Inventar der neueren Schweizer Architektur 1850–1920*, Bd. 10, Zürich 1992).

Solche weitreichenden Bezüge bleiben in Mais Darstellung stets gegenwärtig (z. B. Zürich, Kirche Enge, S. 144).

Kirchenbau als Teil der Praktischen Theologie (vgl. BERNARD REYMOND, «L'architecture et l'avenir de l'Eglise – un problème de méthode en théologie pratique», *Cahiers de l'Institut romand de pastorale*, n° 14, 1992, S. 29–36) verlangt Umsicht. So macht Mai das von Vertretern verschiedener deutscher Landeskirchen gutgeheissene Eisenacher Regulativ von 1861 am liturgischen Interesse des Neuluthertums fest, behandelt aber in demselben Kapitel Bevölkerungswachstum und -migration mit den Auswirkungen auf Kirchenorganisation und Kirchenbau sowie den Verein für kirchliche Kunst (seit 1860), dessen Gründungsmitglieder mehr-

heitlich Professoren der Kunstakademien in Dresden und Leipzig waren. (Darüber und über den Kunstfonds des sächsischen Innenministeriums Weiteres in der von Mai betreuten Dissertation des Theologen MATTHIAS GRETZSCHEL, *Kirchenraum und Ausstattung im 19. Jahrhundert. Untersuchungen zur bildkünstlerischen Ausstattung evangelisch-lutherischer Kirchenbauten des 19. und frühen 20. Jahrhunderts in Sachsen*. Europäische Hochschulschriften, Reihe XXVIII, Bd. 95, Frankfurt a. M. 1989, bes. S. 89–103.)

Ausnehmend differenziert gelingt Mai die Schilderung der in den 1880er Jahren beginnenden Strömungen im protestantischen Kirchenbau, an denen Sachsen beachtlichen Anteil hat. Die zentralisierenden, emporenbestückten Barockkirchen eines George Bähr, allen voran die Dresdner Frauenkirche, führten dort früh zur Rückbesinnung auf Sonderleistungen des Landes. Der Architekt und Kunsthistoriker Cornelius Gurlitt, ein Wiederentdecker von Barock und Rokoko, und der Pfarrer der Dresdner Dreikönigskirche (von Pöppelmann und Bähr), Emil Sulze, ein Propagator von «Gemeindekirche» und Pfarreizentrum, sind für die Abkehr vom neulutherischen und historistischen Eisenacher Regulativ wohl ebenso wichtig wie der Wiesbadener Pfarrer Emil Veessenmeyer und sein Architekt Johannes Otzen. Und es war wiederum ein Sachse, der am Ende des 19. Jahrhunderts eine grosse Synthese publizierte, OSKAR MOTHEs, *Handbuch des evangelisch-christlichen Kirchenbaus*, Leipzig 1898.

Mais Aufmerksamkeit gilt auch mentalen und sozialen Fragen: der Privatisierung der Frömmigkeit seit dem Beginn des 19. Jahrhunderts, dem bürgerlichen Wohlstandsdenken, der hohen Arbeitsbelastung der unteren Klassen und Schichten und den Antworten der evangelischen Landeskirche auf die um sich greifende Entfremdung: der Gründung evangelischer Arbeitervereine, der Inneren Mission, der Gemeindediakonie. Die Massnahmen umfassten auch die Ikonographie: An der Lukaskirche (1891–1893) des überwiegend von Arbeitern bewohnten Leipziger Stadtteils Volkmarisdorf wurden die Einladung Jesu an die Mühseligen und Beladenen (Matthäus 11, 28) sowie die Werke der Barmherzigkeit (Matthäus 25, 33–36) dargestellt; hier ist auch eine Gemeindediakonie beim Krankenbesuch zu sehen.

Die Rezension möchte nicht die ganze Fülle von Mais Werk zur Sprache bringen, sondern herausheben, dass es für den Zeitraum 1770–1920 alle bedeutenden Probleme des protestantischen Kirchenbaues im deutschen Sprachgebiet mit umfassender Fachkompetenz behandelt.

Georg Germann

* * *